



SAMÂPATI

L'absorption au cœur du monde

Le Yoga-Vâsistha est une œuvre-fléuve comme l'Inde les affectionne. Près de vingt-huit-mille vers répartis en six chapitres distillent une métaphysique de haute voltige. La religion de l'Inde s'appelle *sanâtana dharma*, la loi éternelle, et nulle part mieux qu'ici, on ne perçoit les diverses idées philosophiques de l'Inde comme un tout cohérent, 'œcuménique'.

C'est que le sage Vasistha à qui l'on doit cet exposé, se plaît à emprunter des idées à l'advaita vedânta, au tantrisme – certains diraient même au bouddhisme – le tout réuni sous les auspices du yoga. Attribué à Vâlmîki, l'auteur du Râmâyâna, le texte est en réalité plus tardif, vu les emprunts qu'il fait à des auteurs comme Bhartrihari ou Kâlidâsa. Probablement qu'il y eut deux versions : la première remonterait à un auteur cachemirien du IX^e siècle, Gauda Abhinanda. Elle aurait été enrichie par la suite aux environs du XIV^e siècle. Il semble que certaines idées soient influencées par l'advaita : le thème de la non-dualité omniprésent, de la conscience infinie en filigrane en chaque expérience. D'autres approches sont au contraire résolument tantriques : le thème de l'énergie, dans l'évocation des *nâdî*, des *cakra* et de la *kundalinî*. Célèbre en orient, le Yoga-Vâsistha est peu connu des occidentaux. Il est vrai qu'on y entre comme dans une jungle, tant ses récits sont touffus et denses. Si l'on peut d'emblée être fasciné par les implications du Vâsistha, il est également probable que le lecteur non préparé ressente quelque vertige à sa lecture. On ne revient pas indemne de cette forêt épaisse : croyances, notions communes, évidences sont balayées sans ménagement. Le Yoga-Vâsistha dérobera la terre sous vos pieds pour y substituer le ciel, seule réalité qui n'ait jamais existé. Rien de moins.

Le rideau s'ouvre sur la scène. Un décor chamarré d'or et de safran, toute la Cour du roi Dasharatha réunie sur des coussins de soie et d'organza. Rappel que le Yoga-Vâsistha est une sorte d'appendice, d'ajout à la geste de Râma. Cette grande épopée a parfois été ressentie comme le parent pauvre du Mahâbhârata qui sert d'écrin à la Bhagavad-Gîtâ. Râma apparaît amaigri et triste. Il a seize ans et venant de découvrir la fatalité de la mort et l'hypocrisie de la vie mondaine, il n'a plus goût à rien, envahi par une dépression lancinante : « Quel bonheur peut-il y avoir dans ce monde si nous sommes tous nés pour mourir? Tout ne semble naître que pour mieux disparaître. Il n'y a aucune permanence dans ce que nous accomplissons. »¹

¹ Y-V I.12.7-8.

A ce moment-là, le rishi Vishvamitra vient le chercher pour qu'il accomplisse sa première mission : mettre en déroute un bande de démons. Ce que le rishi sait avant tous les autres, c'est que Râma est l'avatar du dieu Visnu, appelé à de hautes prouesses. Devant l'apathie de Râma, Vishvamitra enjoint le guru du roi, Vasistha, de lui donner un enseignement capable de l'éclairer sur la vie et la mort. Toute la Cour assiste à l'éveil progressif du prince dont les illusions flambent au fil des pages. Le texte rappelle que ces paroles s'adressent aux personnes déjà à moitié libérées : elles atteindront après compréhension du texte la libération finale. Rien que cela.

L'originalité du Yoga-Vâsistha va être de mêler philosophie et contes, invitant rationalité et imaginaire à la même table. Ce que la raison ne saisit pas est dépeint par le langage onirique. Une double approche parlant au cœur comme à la raison, au conscient et au subconscient. Les histoires du Vâsistha ont un double but : d'abord elles dépeignent la réalité par des anecdotes concrètes échappant au piège des injonctions d'ordre général. Ensuite les scénarios même peuvent mener à une déconstruction des structures mentales du lecteur. Un texte atypique dans l'univers du yoga, plus connu pour ses traités techniques et psychologiques.

Les vingt-huit-mille vers du Vâsistha peuvent être résumés en quelques principes, qui seront systématiquement exposés dans toutes leurs nuances et paramètres :

- Chaque être humain n'est autre que la conscience infinie ;
- Toutes les formes de vie, minérale, végétale, animale et humaine contiennent autant de conscience infinie les unes que les autres ;
- Tout le vivant est organisé pour se connaître lui-même ;
- Après l'immersion dans un *samâdhi* intériorisé existe une seconde étape, la communion avec tout ce qui vit.

A partir de ces quatre axiomes, c'est chaque détail de la vie qui est examiné à la loupe. Le dernier de ces points est une invitation à vivre dans le monde mais sans conditionnement, de jouir de tout mais sans attachement, d'agir comme le canal de la conscience infinie seule². Cela mène à un haut degré d'intimité avec l'instant présent, où l'on glisse du *toi et moi* au *nous*. C'est une absorption complète dans le vivant, non plus perçu comme extérieur, mais comme part de l'intériorité. Véritable révolution, ce mode d'être non duel échappe à la logique habituelle de la condition humaine. Pour le distinguer du *samâdhi* 'enstase', selon l'expression de Mircea Eliade, on pourrait l'appeler *samâpatti*. Ce terme apparaît dans le Yoga-sûtra³ et on le comprend généralement comme un synonyme de *samâdhi*. Il signifie pourtant 'rencontre', exprimant cet état de communion béate courant comme une brume sur tous les événements.

L'illumination de Vasistha

Vasistha lui-même n'hésite pas à raconter sa propre expérience d'éveil, long processus où il se découvre lui-même dans la danse des cinq éléments :

² Ce que réalise le grand agissant (*mahâkartâ*), le grand jouisseur (*mahâbhoktâ*), et le grand renonçant (*mahâtyâgî*), célèbre allusion aux *yogin* accomplis. Y.-V. VI.115, 10 à 37.

³ *Les tourbillons [du mental] apaisés, [devenus] comme une belle perle, il y a coïncidence entre celui qui perçoit, le fait de percevoir et les objets de perception. Cela [est] le samâpatti.* Y-S I.41.

« Je suis devenu la terre. (...) J'ai senti la charrue du paysan entrer en moi. J'étais rempli de forêts et de montagnes. Là j'ai expérimenté toutes les larmes de ceux qui pleurent leurs chers défunts, les cris affamés, la sécheresse et les tremblements de terre (...), les oiseaux magnifiques, les vers qui se tortillent et les sages méditant dans des bois luxuriants. Quand je suis devenu l'eau, j'ai vécu dans les entrailles de l'océan, émettant d'étranges sons. J'ai vécu dans des plantes, creusant des galeries en eux. Je suis entré par la bouche des êtres vivants et me suis mêlé à leurs organes. Sans répit j'ai sillonné les rivières, me reposant le long des digues. En tant que vapeur, je suis entré dans les nuages. (...) Quand les bourgeons fleurissent, je me suis posé en tant que rosée. Puis ce fut l'heure du feu, toujours lumineux, chassant les ténèbres. Je devins la lumière où tout est vu. Je suis devenu l'éclat de l'or, la vitalité et la valeur des hommes, la lueur dans les yeux des femmes passionnées, puis la lumière de la foudre. Je suis devenu la force du lion. En tant qu'air, j'ai appris à danser aux herbes, aux feuilles et aux insectes. Douce brise, je devins l'ami cher des dames. Mais j'étais craint pour mes tornades et cyclones. Dans les jardins, je portais les senteurs exquis. Ami de l'espace je portais les sons ; ami du feu, je soufflais sur les braises. J'ai fait fonctionner en tant que souffle vital tous les corps. (...) »⁴

Côté philosophie, suivant de près Patañjali, l'union est décrite en tant que réalité au-delà de nos habitudes de perception:

« En l'Absolu cesse la dualité sujet-objet (*drashtar-drishya*). Il est la vacuité dans laquelle l'univers semble se manifester. »⁵

« Le libéré est dans le voyant, la vision et le vu. Sachant cela, tu réaliseras le Soi. »⁶

Cela signifie que la conscience infinie dont il est question s'est façonnée elle-même en tant que chose visible et en tant que témoin. Le lien entre les deux est le processus de la vision, qui unit celui qui voit à l'objet qui est vu. Le regard de l'unité restaure leur origine commune : le vivant se scinde en deux pour faire l'expérience de lui-même.

L'histoire de Gâdhi

Gâdhi fait le vœu un jour de comprendre ce qu'est la *mâyâ*⁷. Comme il est très pieux, Visnu finit par lui apparaître, lui promettant de bientôt rencontrer l'illusion. Un jour qu'il fait ses ablutions, Gâdhi tombe le nez dans l'étang. Il va faire un bien étrange voyage. Il se voit en tant qu'un intouchable du nom de Katandja, se marie et a des enfants. Sans raison apparente, toute sa famille périt. Il sanglote des jours, seul sur la place du village dévastée. Puis il se met en marche, errant sans savoir où aller. Voilà que sur son chemin, il croise un éléphant suivi par une foule à quelques distances. L'éléphant l'attrape de sa trompe et l'installe sur son dos. Les gens l'acclament et le portent triomphalement au palais des Kîras. Le peuple cherchait son nouveau souverain et c'était l'éléphant qui devait le désigner. Pendant des années, sous le nom de Gavala, il règne, entouré de femmes, de courtisans, dans son opulent palais. Un matin, se promenant à la lisière de ses jardins, il est remarqué par un intouchable en guenilles qui passait par là. « Hé, toi ! Je te reconnais ! Tu es

⁴ Y-V VI.89-92.

⁵ Y-V III.7.21.

⁶ Y-V III.9.75.

⁷ Puissance d'illusion en tant qu'elle voile l'unité, la *mâyâ* est aussi pouvoir créateur qui fait apparaître l'univers.

Katandja! » Le pauvre roi nie avec frénésie, mais le mal est fait. La nouvelle se répand comme une trainée de poudre que le roi est un *pulinda*. La fièvre s’empare de la Cour. Comment expier un acte aussi abominable qu’avoir été gouverné par un intouchable ? Ils érigent d’immenses bûchers au fond de fosses communes et se laissent tous basculer dans les flammes. De nouveau seul et abandonné des siens, Gavala finit par se jeter lui aussi dans le feu. C’est à cet instant que Gâdhi émerge de son étang, sous le choc. « Voilà donc la *mâyâ* », pense-t-il. Mais il n’est pas au bout de ses surprises. Quelques semaines plus tard, un pèlerin passe par chez lui. Gâdhi lui offre l’hospitalité, et tandis que les deux hommes discutent longuement à la nuit tombée, le pèlerin lui raconte qu’il revient juste d’un royaume où a régné un roi intouchable. Il précise toutes sortes de détails que Gâdhi, bien entendu, sous le choc, reconnaît aisément. Le lendemain, il va précipitamment rassembler ses affaires et partir, s’étant fait indiquer le chemin par le pèlerin. Il commence par retrouver son village d’intouchables dévasté et il pleure amèrement, reconnaissant le sari de son épouse, la jarre de son vieux père. Pendant des mois, il interroge les habitants de la région : tout lui est confirmé. Priant Visnu, il espère des explications. Le dieu commence par tout nier : tout cela n’était qu’illusion. Il n’y a ni intouchable, ni pays des Kîras, laissant le pauvre Gâdhi en pleine confusion. Un an passe. Gâdhi continue frénétiquement à interroger tout le monde et tout le monde lui confirme ce que Visnu ignore. Le dieu revient deux fois, laissant Gâdhi mijoter. Lors de sa dernière apparition, il reconnaît l’existence de Katandja et livre le message de la *mâyâ* :

- Celui qui a accès au Soi sait : « Je suis toutes choses » ;
- Tout ce qui vient dans l’esprit de Gâdhi le subjugue à l’instant, voire le submerge de façon obsédante : là réside la vraie *mâyâ*. Notre esprit tourne en rond !

Visnu s’en va en rassurant Gâdhi : qu’il s’exerce à dompter son esprit et dix ans plus tard, il serait libéré.

Cette histoire mériterait un long commentaire. Qu’est-ce donc que l’illusion ? Qu’est-ce qui est vrai ? En fait, Visnu montre à Gâdhi l’enchevêtrement des êtres. Il est Gâdhi mais aussi simultanément Katandja: ils sont tous deux l’*âtman*. Grande prise de conscience qui peut mener à une bienveillance à l’égard des autres humains : s’ils sont tous *moi*, comment pourrais-je les maltraiter ? Les succès d’autrui sont les miens ; les souffrances de l’autre me regardent. L’histoire de Gâdhi est un appel à se sentir concerné par l’autre, qui est une facette de moi-même.

Une grande révolution non duelle

Ce que l’on appelle le ‘Soi’ est le champ de présence-conscience qui héberge l’existence. Chaque phénomène, chaque événement se déroule dans le Soi. Dans sa pureté resplendissante, le Soi est béatitude, mais comme il habite tout, il pénètre aussi toutes les expériences moins agréables :

« Le Soi sera vénéré à travers tous les plaisirs que goûte le corps, manger, boire, être avec sa propre femme et autres plaisirs. Il devra être vénéré également à travers la souffrance que subit le corps et toutes les expériences douloureuses dont il aura l’expérience. Il sera vénéré à travers toutes les expériences, dont celles de la vie et de la mort et des rêves. Il sera aussi vénéré dans les épreuves de pauvreté comme dans la richesse, dans les conflits et les guerres, comme dans les agréables divertissements. Il sera vénéré dans les

emportements des émotions, de l'attraction et de l'aversion. Il sera vénéré avec les nobles qualités d'un cœur pur – amical, compassionné, joyeux et égal. »⁸
Ce passage est à lui seul une leçon de non-dualité. Même dans les moments où l'on se sent moins bien, on peut chercher le Soi qui s'expérimente lui-même dans chaque point du présent, quel que soit le contenu de l'instant. Là réside la libération, non dans une expérience mystique, mais dans la capacité à voir le Soi là où on l'attend le moins.

D'ailleurs, la reine Chudâlâ elle-même, après avoir initié son époux le roi Shikhidhvaja, ne le laisse qu'une heure et demie en état d'extase intérieure. Le rappelant à la conscience corporelle, elle lui explique que la seule chose qui compte est l'*âtman* se manifestant en tout et qu'il n'a rien à voir avec un état de conscience particulier. Après des années de pratique dans une grotte, l'histoire se conclut par le retour du roi illuminé dans son royaume, *yogin* régnant avec justice et favorisant la paix pour son peuple. Quand on sait que le Soi vit en tout, on ne peut plus se couper du monde. Détachement, responsabilité et joie frémissante dictent une nouvelle conduite.

Enfin, le *samâpatti* est synonyme d'une infinie tendresse pour tout ce qui vit. Quand Râma demande: « Que devient celui qui a réalisé la vérité? », Vasistha répond: « Pour lui, les rochers deviennent ses amis et les arbres sa famille; même quand il vit au cœur de la forêt, les animaux sont ses proches. »⁹

Anoula Sifonios

Article paru dans *les Cahiers du Yoga* n°10,
janvier-avril 2012

⁸ Y-V VI.39.32-40.

⁹ Y-V VI.102.1-6.